

# SINGAPOUR, TERRITOIRE À LA MÉMOIRE COURTE

Place financière attractive et spot touristique branché, la ville émerveille par ses défis architecturaux modernes. A-t-elle gommé toute trace de son passé ?

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Indépendant sous forme de cité-État depuis 1965, l'archipel de 719 km<sup>2</sup> a une des densités de population les plus fortes au monde (7697 hab./km<sup>2</sup>), notamment sur la grande île principale de Pulau Ujong. La question du logement et de l'urbanisme dans ce micro-territoire est donc cruciale. Les constructions, parfois spectaculaires, n'ont cessé de transformer son tissu urbain à un rythme effréné de « construction-reconstructions » chiffrées en milliards de dollars. Avec une croissance économique exceptionnelle d'environ 9% par an, soutenue par un gouvernement interventionniste dans les affaires des grands groupes industriels, Singapour est aujourd'hui le premier port au monde et la deuxième place financière d'Asie après le Japon. Cependant, cette réussite affichée, sur arrière-fond photogénique de « ville-jardin », s'est-elle construite sans dommages ni inégalités ? Nous l'avons oublié mais, dans les années 1940, Singapour était qualifiée de « plus grand bidonville de l'Asie du Sud-Est », rongée par la pauvreté.

Se promener à Singapour, c'est d'abord être impressionné par les prouesses architecturales : l'immense hôtel Marina Bay Sands, le séduisant musée ArtScience en forme de fleur de lotus, les gratte-ciel et les hautes structures en forme de champignons géants du parc Gardens by the Bay (qui attire plusieurs millions de visiteurs par an). C'est ensuite comprendre que plusieurs communautés coexistent (Indiens, Malais, Chinois, Indonésiens...) même s'il reste peu de traces de l'histoire passée. Et pour cause : une politique de table rase au début de l'indépendance a expurgé le centre-ville, éliminant bidonvilles et pauvreté au profit de bâtiments neufs construits en périphérie afin de reloger la population. Sous l'impulsion du People's Action Party (toujours au pouvoir depuis 1959), le centre-ville doit montrer un visage sans rides (et sans opposants politiques...) incarnant le bonheur et la réussite du nouveau citoyen singapourien. C'est ainsi que va s'ériger un centre-ville ultra-moderne, sur le modèle américain, laissant une large place aux entreprises privées, aux affaires et aux activités touristiques.

Cependant, dans les années 1980, après avoir beaucoup détruit, le gouvernement s'est aperçu que l'histoire était tout de même nécessaire à la reconnexion de sa population multiculturelle : en particulier l'histoire sino-coloniale, plus simple à réactiver, visible à travers plusieurs bâtiments dans la ville comme le

Raffles Hotel ou les « shophouses » chinoises (maisons de négociants) construites avec l'arrivée massive d'immigrants chinois dans la ville. Cette démarche oriente la notion de patrimoine au regard de deux personnalités fortes et gomme tout ce qui a pu exister avant le XIX<sup>e</sup> siècle : sir Stamford Raffles, qui fonde le comptoir commercial en 1819, et Lee Kuan Yew, Premier Ministre du nouvel État indépendant.



Le Temple de la relique de la dent de Bouddha, construit en 2005.

Une politique de conservation est lancée, entraînant le classement de plusieurs édifices culturels ou symboliques ainsi que des espaces urbains ayant gardé les traces de la culture peranakan (métissage sino-malais). De plus, les principaux quartiers ethniques sont rénovés : Chinatown, Little India et le quartier malais de Kampong Glam. Cependant, le caractère touristique prend le dessus, privilégiant une restauration de « façades » oublieuse de l'âme des lieux, souvent transformés en boutiques ou en restaurants à touristes. Le centre-ville s'apparente alors à une grande attraction touristique où les rares constructions anciennes ne sont plus que des coquilles vides de leur histoire, spectatrices de l'emballage architectural actuel. ■

Publicité

